

LE MUSOBILA¹ AU BELEDOUGOU (MALI) : SENS ET ENSEIGNEMENTS SOCIO-CULTURELS

Amadou Zan TRAORÉ

Institut de Pédagogie Universitaire (IPU) Bamako, Mali

alzattr@gmail.com

Famakan KEITA

Université des Lettres et des Sciences Humaines Bamako (ULSH- B)

famakankeita74@yahoo.fr

&

Cheick Oumar Toutou DIARRA

Université des Lettres et des Sciences Humaines Bamako (ULSH- B)

cheick18@yahoo.fr

Résumé : Les sociétés traditionnelles Ouest-Africaines sont façonnées en général par des activités et des pratiques socioculturelles séculaires. Parmi celles-ci, on peut citer les initiations dont le mariage, au Bèledougou, en est une partie intégrante. Le mariage traditionnel bamanan (*Fura*) est une institution sociale. Anciennement, il dessinait l'architecture de l'intégrité et de l'intégration sociale. Deux ou trois mois après le *Fura*, les nouvelles femmes mariées regagnent leurs foyers respectifs. Elles sont solennellement accompagnées chez leurs époux : le *Musobila*. Au cours de sa performance, le forgeron démarcheur matrimonial (*Furusentigi*) de même que le chef de village de l'époux et les parents de la mariée font une prise de parole remarquée. L'assistance, constituée des parents de l'époux et alliés, des accompagnateurs de la nouvelle mariée, écoute leurs propos dans un silence de bibliothèque. Ces paroles à la fois imagées, proverbiales et énigmatiques servent de souffle à la pérennité des unions scellées. Le didactisme du *Musobila* et l'institution du *Fura* sont pour beaucoup dans la rareté des divorces au Bèledougou. De nos jours, avec l'islamisation et la modernité, le *Musobila* et le *Fura* laissent progressivement place à d'autres types de célébrations du mariage et de la femme. Conséquemment, le divorce devient légion, d'où la nécessité de réinvention de la philosophie du mariage. C'est dans cette entremise que cette contribution présente le *Musobila* au Bèledougou d'hier à aujourd'hui.

Mots-clés : Bèledougou, mariage, modernité, tradition, performance.

THE MUSOBILA IN BELEDOUGOU (MALI): MEANING AND SOCIO-CULTURAL LESSONS

Abstract The west African traditional societies are in general regulated by secular and sociocultural activities and practices. Among those, one can quote initiation through marriage in Beledougou which is an integral part. The Bambara traditional marriage (*Fura*) is a social institution. In the past, it drew the architecture of the integrity and social integration. Two or three

¹ *Muso* : femme, *bla* : amener, accompagner, le *Musobila* signifie donc à accompagner solennellement la nouvelle mariée chez son époux.

months after the Fura ceremony, the new married women return to their respective homes. They are solemnly taken to their husband's: The *Musobila*. During its performance, the matrimonial blacksmith (*furusementigi*) as well as the thief of the village of the husband and the parents of the bride make remarkable speech. The audience made up of relatives of the husband and allies and the mates of the new bride listen to their remarks in a silence of library. These words that are at the same time picturesque, proverbial and enigmatic are used to guarantee the perennially of the sealed unions. The didacticism of *Musobila* and the institution of Fura account for much in the scarcity of the divorces in Beledougou. Nowadays, with islamization and modernity, *Musobila* and the *fura* have gradually been replaced by other types of celebrations of marriage and woman. Consequently, divorce becomes legion why there is a need of reinvention of the philosophy of marriage. It is within this framework that this contribution presents *Musobila* in Beledougou from the past up to now.

Key words: Bèlèdougou, marriage, modernity, tradition, performance.

Introduction

Les sociétés traditionnelles Ouest-Africaines se caractérisent par des pratiques socio-culturelles multiséculaires et singulières. Plusieurs manifestations rituelles mystiques, supranaturelles et le mariage, selon les canaux traditionnels, corroborent cette réalité sociale. C'est pourquoi, au Bèlèdougou, aire culturelle originellement patriarcale, le mariage fait l'objet d'une célébration solennelle et festive : le *Fura*. Il réunit pendant quatre nuits et trois jours amis, parents et alliés. Il a une procédure séculaire et des préalables au nombre desquels il y a l'habitation socio-culturelle (*Furujogonman*). Elle est une tradition vivante. Depuis toujours :

[...] Un peuple de tradition orale manifeste sa culture, ce qui le fonde dans son essence et dans son existence, sa façon de penser, d'agir, ses créations, intelligences et artistiques dans un ensemble non écrit qui passe de génération en génération grâce à un enseignement ritualisé.

Midiohouan (2008, p. 18)

Le Bèlèdougou le fait avec plusieurs expressions culturelles dont le *Musobila*. Après des jours de fête et de rituel du *Fura*, les nouvelles mariées doivent nécessairement regagner les demeures de leurs époux respectifs. Avec ce voyage solennel doté de fortes émotions, puisque c'est un déchirement, l'heureuse mariée est raccompagnée chez son époux avec la bénédiction des siens. Cette performance singulière du *Musobila* a une portée socio-culturelle indéniable et un lien de continuité avec des valeurs bamanan. Elle met en abîmes le sens et la philosophie du mariage en milieu bamanan. Les paroles proverbiales, imagées et énigmatiques des forgerons, les maîtres de cérémonies attitrés et les notables de ce jour invitent la femme à la patience, à l'obéissance, au labeur, au respect, à la résilience et non à la résignation. L'époux est invité à son tour à la patience, au sens de l'écoute, du mariage et de la famille. Ces paroles permettent

aux conjoints de se ressaisir en toute circonstance afin que leur couple puisse survivre aux turbulences et aux multiples incompréhensions qui jalonnent la vie conjugale.

Nouvellement, avec l'islamisation, le *Fura* est de moins en moins célébré. Le *Musobila* est de ce fait en voie de disparition. La modernité, lui, imprime son sceau. Avec cette hybridation, les mariages célébrés avec des nouveaux canaux connaissent une flambée de divorces et de conflictualités dévastatrices. La présente étude porte sur l'adaptabilité et la continuité du mariage traditionnel (*Fura*) et ses arcanes en contexte de modernité. Elle aborde cette thématique à travers l'accompagnement de la nouvelle femme mariée (*kɔɔmuso*) chez son époux (*Musobila*). La présente étude porte sur l'adaptabilité et la continuité du mariage traditionnel bamanan (*Fura*) et ses arcanes en contexte de modernité. Elle aborde cette thématique à travers l'accompagnement de la nouvelle femme mariée (*kɔɔmuso*) chez son époux (*Musobila*). Le *Musobila* est convoqué entre prépondérance bamanan et modernité. La méthodologie de cette étude est qualitative. Elle est bâtie d'une part sur les témoignages des personnes ressource du milieu d'étude et d'autre part sur la recherche documentaire. Les interviews ont fait l'objet d'enregistrement. Dans un premier temps l'étude met en exergue son sens et ses enseignements. Dans un second temps, le *Musobila* est convoqué entre prépondérance bamanan et modernité. Cette contribution présente la performance du *Musobila* entre tradition et modernité.

I. Le *Musobila* : sens et didactisme socio-culturel

Le Bèlédougou est une aire culturelle au Mali, comprenant l'actuel Cercle de Kolokani, le Nord de ceux de Kati et de Koulikoro, l'Est du Cercle de Kita, le Sud de celui de Nara et l'Ouest du Cercle de Banamba. (B. Kamian, 2001). Traversé en partie par la Route Nationale numéro trois (RN3), le Bèlédougou est une zone bamanan par excellence. Cette spécificité sociohistorique a fait féconder une philosophie singulière du mariage et de la femme. Le mariage fait partie des pratiques sociales déterminantes dans les sociétés humaines. Le milieu bamanan du Bèlédougou répond à cette spécificité humaine, avec singularité. En ces lieux, le mariage traditionnel (*Fura*) fait l'objet d'une manifestation épiphannique. En effet, après les fiançailles par les canaux des *Furɔɔgonma*, les familles sont étroitement liées. Les futurs conjoints se fréquentent pendant quelques années. Puis, avec l'âge, leur *Fura* est solennellement célébré. Pendant des jours et des nuits, à l'écart du village, les néophytes (futurs nouvelles mariées) élisent leur domicile sous le hangar. Cette classe d'âge est ainsi initiée par le maître attiré (*Zéma*) suite au *Jansali* (les remerciements/louanges) de toute la communauté à l'endroit des initiées et au *furakulu* (participants au *Fura*).

Après cette immersion initiatique sous la bienveillance du *Zéma*, le *Fura* et ses multiples manifestations festives se terminent. A. Z Traoré (2021). Les nouvelles mariées, à la faveur du *Fura*, sont nommées des *solimadenw*, après l'état de *blakoro* (*gamine non excisée*) elles deviennent des *kɔɔmusow* (nouvelles mariées). Autorisée par les parents, et dans le respect des codifications socio-culturelles, la mariée doit rejoindre son époux. Avant ce voyage en aller simple, à bien des regards, elle est solennellement remise à son époux ainsi qu'à la famille

de celle-ci et famille au cours d'une cérémonie dénommée *Musobila*. Pour les Bamanan du Bèlèdougou, la femme à l'âge adulte n'a qu'une seule place : celle de son époux. *Maman Téné* ne déclare-t-elle pas à sa fille *Kany* « La plus noble aspiration d'une jeune fille est le foyer, oui le foyer, un mari et des enfants : c'est le plus grand bonheur(...)» S. Badian (1960, p. 71). Ainsi, comme sa mère, elle devient le symbole du labeur et de la pérennité de la lignée par la fécondité. Pour ce faire, elle doit assistance à toute épreuve à son époux et à sa famille. Elle doit aussi être capable de tenir sa langue et son pagne². En ces lieux, l'adultère étant proscrit, une femme fidèle à son époux est le gage d'une émergence iconique pour sa famille, pour sa société et pour ses futurs enfants.

En milieu bamanan, la femme a un devoir impérieux de mariage. Son accomplissement socioculturel passe nécessairement par le mariage. « Le mariage est un fait social et une nécessité physique » A. H BÂ (1972, p. 99). Du reste, le mariage (*furu*) pour les Bamanan du Bèlèdougou n'est pas lié à la beauté de la femme, mais plutôt à son embellissement social et son humanité, plus tard, par sa fécondité. De même, un homme, sans épouse est dépourvu de considérations socioculturelles. Partant, pour l'homme et surtout la femme, le mariage demeure le sillage de la continuité de l'espèce humaine. A. H. BÂ (1972, p.99) le note en ces termes « Le mariage est une forme consacrée et bénie qui permet à l'homme et à la femme de s'unir, de fonder une famille afin de perpétuer la race d'éviter l'adultère et le désordre des mœurs.».

Après le *Fura* et ses manifestations, les *Denbaw* (marraines/mères) ont quelque deux à trois mois pour préparer le *Musobila*. Ce jour, la nouvelle mariée est conduite chez la *furusentigi* (démarcheur matrimonial). Un jeudi soir, la mariée et sa délégation regagnent le village de son époux. Traditionnellement, à pied, à cheval ou en charrette, de nos jours en voiture, selon les avoirs des mariées, le cortège suit son cheminement après les sacrifices d'usage. Le chef de village est aussitôt informé de leur arrivée, de même que tous les chefs de famille du village. Le *Musobila* a lieu vendredi soir. Ce jour, un peu après seize heures, les notabilités se réunissent dans la famille de l'époux. Chacun en venant et en guise de solidarité, apporte un peu de céréales, de nos jours, une ou deux pièces d'argent pour assister la famille de l'époux. Les prises de paroles se font dans l'ordre suivant : les accompagnateurs d'abord pour annoncer la raison de leur présence (*dantigeli*), puis le chef du village d'accueil, pour manifester sa joie et transmettre la vision, l'héritage patrimonial. Cet ordre demeure une réalité dans la société traditionnelle bamanan parce que le Bamanan est convaincu de ceci « la parole a un côté qui l'apparente au feu. De sa petite quantité peuvent naître des graves perturbations, comme d'un brin d'allumette peut sortir un incendie qui détruit un village. » A. Touré et N. I. Mariko (2005, p.49). Au cours de cette cérémonie, les notables, les parents de la mariée, les forgerons et les parents de l'époux venus pour l'occasion, investissent la cour de la famille de l'époux. Dans la pénombre des traditions multiséculaires, la nouvelle mariée est remise à ses conjoints. Cette performance aux fondements socioculturels est d'un socio-

² La tradition du Bèlèdougou recommande à la femme de s'abstenir de tout rapport sexuel avec un homme autre que son époux. Elle assure en cela un avenir radieux à ses futurs enfants. Cette pratique était le secret d'invincibilité des guerriers sur les champs d'honneur.

didactisme ancré. Le chef de village, aidé de son forgeron (*Banumun*) donne, à son tour, une leçon de vie à l'épouse. Elle est invitée au respect des valeurs forces du mariage dont elle est l'émanation. Elle doit incessamment œuvrer à la stabilité, à la cohésion sociale et à la prospérité de son foyer, de la famille de son conjoint, du village tout entier.

Puis, après les prises de paroles sentencieuses et cérémonieuses, la femme est amenée devant toute l'assistance à laquelle elle est solennellement présentée. Sa main est donnée à un ami de son époux deux fois de suite et reprise. À la troisième et dernière fois, sa main lui est définitivement donnée sous une mélodie de bénédiction. Après la réception officielle des mains de l'épouse, l'ami de l'époux la dévoile avec l'autorisation du chef de village et sa suite afin que l'assistance, qui va bientôt la côtoyer, puisse la reconnaître et se familiariser avec son visage. En ce jour solennel, la nouvelle mariée est habillée en *wɔritikefini*³ ou en *ɲegennen*⁴ puis un foulard (*jala*) qui lui couvre la tête. Cet accoutrement traditionnel est un impératif. Il est du ressort des marraines. Il atteste de la bravoure et de la prégnance socioculturelle de la famille de la mariée. Elle est toujours coiffée du *denbakun* (coiffure des mères). Elle est une coiffure faite essentiellement de cinq tresses symboliques allant du front à la nuque K. Diabaté, (2020). Après avoir officiellement remis la main de la nouvelle mariée à ses époux, la fête se prépare pour la nuit. Aussitôt, la famille de l'époux sert à boire à l'assistance. À cet effet, elle sert de la bière du mil (*ɲɔ gulɔ*) et d'hydromel (*di kolen*). Ces boissons soigneusement conditionnées colorent le soir du *Musobila*. Mais, avec l'Islamisation, les boissons alcoolisées ont peu à peu laissé la place au café au lait et au thé.

Sociable, le jour du *Musobila*, l'époux véritable de la nouvelle mariée n'est pas mis en évidence. Il est fondu dans le groupe de ses camarades d'âge (*tɔn/filan kulu*) que M. D. Traoré nomme « promotion d'âge » (2009, p. 29). Ce positionnement est d'un enseignement socioculturel. En effet, la femme qui est accueillie avec le *Musobila*, n'est pas celle de son époux seul. Elle est la femme du groupe d'âge de son époux et de toute la communauté villageoise. La place des jeunes frères de l'époux (*nimɔgɔninw*) est aussi essentielle dans l'intégration de la nouvelle mariée, elle doit ultérieurement s'entendre impérativement avec eux tout en les gratifiant de ses largesses. C'est le seul gage de son intégration efficace M. Doumbia (2021). Ils sont des régulateurs socioculturels M. D. Traoré, (2009, p.19). Traditionnellement, au Bèlèdougou, l'homme est formé dans la matrice de groupes. De la famille aux confréries, en passant par la circoncision et le *Fura*, la notion de groupe est consubstantielle à toutes les pratiques socioculturelles. Pour les Bamanan du Bèlèdougou :

Maa bena mɔgɔw bolo	L'homme naît
I be taa mɔgɔw bolo	Et meurt dans les mains des autres

³ Habit traditionnel à base de coton teint en noire. Il est soigneusement mélangé avec d'autres habits en coton.

⁴ Typologie de *bogolan* un habit traditionnel teint en couleur artisanale.

C'est à ce titre que la notion de groupe devient la colonne vertébrale du vécu. La nuit est impatientement attendue par les performeurs des typologies pour faire étalage de leurs aptitudes. Dans la nuit, a lieu une fête du *Musobila*. Selon les villages et les penchants des familles c'est soit le kotèba, le balafon ou le ngusun bala A. Z. Traoré, 2021. Elle a lieu jusque tard dans la nuit. La représentation sociale de la femme au Bèlèdougou a des facettes ludiques. Le ngusunbala est une typologie qui tient la fête du *Musobila*. Ses performances ont sculpté les renoms de Wassa Dembélé, Djaraba Diarra, Mariam Bagayogo, Farako Doussou Traoré... Le lendemain et pendant trois jours dans le prolongement de la philosophie du groupe, la nouvelle mariée apporte de l'eau chaude aux membres du groupe (*ton*) de son époux dans leur famille respective⁵. Le troisième jour, a lieu la lessive des habits des camarades de son époux auxquels elle a donné de l'eau chaude pour leur bain. En retour, pendant les nuits, les trois premiers les camarades de son époux viennent causer avec elle. La troisième nuit, soit celle du dimanche au lundi, la famille de l'époux égorge un coq et prépare un *to*⁶ appelé : celui de la dénomination de l'époux (*təgɔda sɛ*). Toute l'assistance goûte le plat sous peine de commettre une transgression socio-culturelle et de payer une amende à cet effet.

Cette nuit, en public, puisqu'aucune légitimité coutumière n'est présente, l'homme est assis sur un *bileli* (typologie de natte) neuf, un oreiller et une couverture en cotonnade à côté avec ses jambes moyennement écartées. La nouvelle mariée, après deux *sakonin* (sauts) en touchant ses seins par ses mains et ses fesses de ses talons, à la troisième fois, décline le prénom qu'elle va donner à son époux. Le prénom N'tji est le plus fréquent même si l'on rencontre des *kɔɔkɛ* (syncope de *kɔrɔkɛ* /grand frère), entre autres. Après cette déclamation, la nouvelle mariée est conseillée par les camarades d'âge de son époux. Ils lui recommandent de les consulter en cas de conflit avec son conjoint avant toutes velléités de quitter le domicile conjugal. Ils sont les médiateurs de premier ordre. Admise solennellement dans le village, la mariée passe quinze jours dans la famille conjugale T. Traoré, 2020. Mais, elle ne cuisine pas. À l'issue de ces deux semaines, elle retourne auprès de ses parents. Puisqu'elle est déjà mariée, elle est accompagnée, pour cette occasion, d'une des jeunes filles de son époux (*sofileden*). Elles reviendront faire deux ou trois jours après avec une de ses sœurs (*fɛtaden*) qui va l'assister, pour un temps, dans ses travaux ménagers avant le *Fura* (mariage) de celle-ci.

La cérémonie du *Musobila*, au-delà de la performance émouvante, demeure une célébration et une invitation. Elle célèbre la femme pour son apport cardinal dans la société. La nouvelle mariée est invitée à marcher dans les pas de sa mère en respectant rigoureusement les préceptes du mariage bamanan. La femme, en milieu bamanan, est la pierre angulaire du développement personnel et collectif et éventuellement mais aussi la cause profonde des échecs. Le *Musobila* est aussi une invitation socio-culturelle de l'époux. Ce dernier est invité à la patience, à la compréhension, à l'assistance de son épouse. À travers sa

⁵ Le socio didactisme du symbolisme bamanan apparait. Si la mariée retourne seule chez ses parents, cela veut dire que son mari ne souhaite plus son retour.

⁶ Plat bamanan à base de farine de mil, de sorgho ou de maïs.

performance, tout le village prend pour témoin les personnes venues chercher la nouvelle mariée. De la dictée des valeurs bamanan, valeurs que les deux conjoints se doivent rigoureusement de respecter au risque de se retrouver sur le ban de la société.

Par conséquent, au Bèlèdougou, après le *Fura* et son *Musobila*, le divorce intervient très rarement. Les quelques rares cas enregistrés étaient scellés hors du village et des champs de culture. Après ce divorce, un déshonneur, rarement l'arbre pouvait y survivre à cette cérémonie ou acte. Les acteurs du divorce et leurs familles devenaient des ostracisés socioculturels. Ce qui fait, les hommes et les femmes hésitaient à divorcer. Elles géraient leurs différends dans les vestibules selon les canaux spécifiques des coutumes. La portée socio-culturelle du *Musobila* est pour beaucoup dans la raréfaction des divorces au Bèlèdougou. Par conséquent, sa performance est sous-tendue par des proverbes. En milieu bamanan la femme est la farouche gardienne de plusieurs traditions. Elle demeure un maillon essentiel dans leurs transmissions nécessaires à l'éducation des enfants. Elle est la détentrice exclusive du savoir-faire et du savoir être de plusieurs ressorts et ressources des traditions bamanan. La représentation sociale de la femme est sous tendue par le labeur au foyer, gage de la pérennisation des valeurs socioculturelles transcontinentales. *Le deuxième sexe* (1976) de Simone de Beauvoir atteste à suffisance cette touche quasi universelle. La prise de conscience profonde de cette situation et du potentiel multiformes de la gent féminine n'est-elle pas à la base de l'émergence du féminisme dans tous les continents ?

Le *Musobila* est une spécificité des proverbes. Les sociétés traditionnelles orales, du fait de leur littérature traditionnelle orale, usent de plusieurs genres et procédés stylistiques ou rhétoriques, symboliques ou poétiques pour vulgariser leurs savoirs multiséculaires. En plus du conte, de l'épopée et du mythe, les proverbes concourent à la continuité des valeurs de l'oralité au Bèlèdougou. De par leur sens, ils demeurent des canaux appropriés de la transmission du savoir oral. La performance du *Musobila* de par sa brièveté, son caractère et sa charge socioculturelle, fait constamment recours aux proverbes qui dévoilent l'expressivité socio-culturelle locale.

Au Bèlèdougou, le proverbe est un genre dénommé *ntalen*. Il est généralement énoncé dans les contextes spécifiques, soit pour prévenir une éventuelle conflictualité, soit pour rappeler un fait accompli prédit. L'un ou l'autre contexte de performance atteste sa portée socio-didactique et sa transversalité. En effet, dans les sociétés d'obédiences orales comme le Bèlèdougou, les genres du conte et de l'épopée, largement répandus, font très fréquemment recours aux proverbes. Ils leur permettent une performance plus adéquate. À ce titre, Jacques chevrier (1999, p.194) note : « Le conte n'est qu'une illustration du proverbe assez souvent le conteur donne le proverbe en premier lieu avant d'illustrer par un récit [...] » À l'analyse, le mariage et ses arcanes demeurent une spécificité des proverbes. Son didactisme et son énonciation commencent depuis le premier jour de la demande en mariage de la jeune fille par la famille du prétendant (*mamineli*). À la demande en mariage formulée par

le *furusentigi* (démarcheur matrimonial) en mission, la famille de la jeune fille répond, en parlant de leur fille, par des proverbes dont le suivant :

(02)

A sen karilen do,	<i>Elle a le pied cassé,</i>
A bolo karilen do,	<i>Elle a le bras cassé,</i>
A ñe kelen cilen do...	<i>Elle est éborgnée ...</i>

Et pourtant la fille demandée en mariage jouit pleinement de toutes ses facultés physiques. De manière indirecte, ce proverbe signifie alors que nul n'est capable de tout faire dans la vie, que la fille demandée en mariage est imparfaite et limitée comme tout être humain. De ce fait, il ne faut pas lui demander l'impossible. Autrement dit, pour obtenir le meilleur d'une personne, il faut l'utiliser en fonction de ses compétences acquises ou naturelles. Par le rappel de ce proverbe, d'ores et déjà, les beaux-parents en appellent de manière sous-jacente à la tolérance envers leur fille.

Il est avéré que « le proverbe aime aussi se masquer obligeant l'observateur à s'interroger sur ce qu'il est réellement ... » U. Baumgardt et A. Bonfour (2004, p.156). Le proverbe qui précède est de cet ordre. La mise en relief des différents handicaps surtout physiques sous-tendent qu'une femme au foyer doit être accompagnée par son époux et les siens. Dans la cognition sociale bamanan du Bèlèdougou, l'Homme est un éternel apprenti. Dans cette dynamique, la femme, en ce qui la concerne, doit avoir nécessairement trois accompagnements : celui de son époux après celui des parents avec l'âge et enfin celui de ses enfants. Dès la demande en mariage, avec les proverbes, les Bamanan insistent sur l'assistance et la compréhension indispensables à une vie en couple. L'omniprésence du proverbe dans la culture bamanan du Bèlèdougou, spécifiquement dans le contexte du *Musobila* a orienté cette étude à arrêter un corpus. Les proverbes servent d'ossature, de référent et de baromètre à la vie du couple. Il dévoile à la fois les valeurs bamanan du mariage, la place et le rôle de la femme dans le mécanisme socioculturel. À ce titre « Le proverbe, c'est le fait qu'il y ait quelque chose à comprendre en lieu avec contexte ... » U. Baumgardt et A. Bonfour (2004, p.147). Le corpus, de sept proverbes qui suit, est décrypté, en partie, dans les pas de Cécile Leguy (1996) et du Père Charles Bailleul (2005). Le proverbe évoque les raisons qui poussent un Bamanan à se marier :

(03)

Furu ye jigiya ye	<i>Le Mariage représente l'Espoir.</i>
Furu ye sutura ye	<i>Le Mariage est une Protection.</i>

Pour ce faire, la solennité est de mise, après l'acceptation totale et entière des parents, sous la dictée de la cognition sociale.

(04)

An y'a di ni an bolo ñe ye	<i>Nous l'avons donné par l'endroit de nos mains,</i>
An m'a di ni anw bolokɔ ye	<i>Non avec l'envers de nos mains.</i>

La famille de l'époux l'accueille également avec solennité et sans réticence. Ainsi, elle dit :

(05)

An y'a minɛ n'a bolofila ye *Nous l'accueillons avec les deux bras ouverts.*

Puis, la notion du groupe, de fraternité et les motivations de l'union sont déclinées :

(06)

A bɔr' a ka so *Elle a quitté sa demeure,*
A nan'a ka so. *Elle est venue dans sa demeure.*

Cependant, après ces échanges sentencieux, les parents de l'épouse mettent l'époux en garde tout en prenant les parents de ce dernier pour témoin. Ils l'invitent à ne pas transgresser les règles socioculturelles en injuriant les parents de son épouse.

(07)

A kana kɔ ma sama *N'injuriez pas ses parents mieux encore, ou*
A kana busanin nenjan ta a fe. *Ne tenez pas des propos qui visent indirectement ses parents.*

La nouvelle mariée est aussi invitée par ses parents à s'inscrire dans la dynamique de la résilience qui façonne la femme bamanan.

(08)

Ni muso ɲe na *Si la femme demeure exemplaire,*
I be barika wolo *Elle donne naissance à des enfants d'exception.*

Le premier proverbe du corpus est un pilier de la philosophie bamanan du mariage : l'Espoir/ la Protection. Pour le bamanan, le mariage est le gage de lendemains meilleurs. Les deuxième et troisième font état des conditions particulières du mariage au Bèlédougou. Les deux mains attestent à la fois du bien fondé et du bon cœur. La nouvelle mariée (*kɔɲɔmuso*) est accueillie dans le même état d'esprit. Les relations socioculturelles se trouvent renforcées parce que « Le rôle didactique du proverbe est continu. L'enseignement est dispensé de façon informelle au gré des performances » U. Baumgardt et A. Bonfour (2004, p.111). À la suite à l'acceptation de part et d'autre, l'époux est mis en garde. Il lui est formellement déconseillé d'injurier les parents de son épouse, d'où le recours imagé au fouet des injures qui atteignent les parents. À juste titre « Le dire proverbial est apprécié comme étant la meilleure manière de parler, le proverbe est vivant et peut être modulable selon le bon plaisir de l'interlocuteur » U. Baumgardt et A. Bonfour (2004, p.136). S'agissant du dernier proverbe, il constitue une philosophie transnationale en Afrique de l'Ouest. D'une société à une autre, d'un pays à un autre, les enfants sont considérés, à tort ou à raison, comme la sentence du comportement de leur mère envers son époux et dans le respect de la philosophie du mariage. Sur les aires culturelles Ouest-africaines, seules l'humilité et l'obéissance constantes d'une femme demeurent le tremplin de la réussite de ses progénitures à l'image notamment de Sogolon Kédjou (la

mère de l'empereur Soundjata Keita), la reine Abra Pokou (des Akan), de Tapama Djènèpo⁷ de Djenné.

Tout en restant convaincu de ceci « le dire proverbial présente un aspect formel souvent assez particulier qui fait sa spécificité (...) » U. Baumgardt et A. Bonfour, (2004, p.135), le *Musobila* du Bèlédougou reste un « syndrome » Y. Konaté (2005, p. 49) de proverbes qui distillent ses enseignements à la fois, aux nouvelles mariées et à l'assistance. Chacun en ce qui le concerne, se doit de conseiller, quand il estime nécessaire l'un ou l'autre membre du couple uni. Aussi, le didactisme des proverbes permet-il au couple de ne pas se distancier des normes socio-culturelles. Le *Musobila* demeure le prolongement de l'humanisme bamanan. Au-delà de l'Espoir du mariage, dans le cahotement de la modernité, l'institution du mariage traditionnel et ses arcanes peuvent servir de viatique face à la macération permanente d'un monde contemporain.

Le *Musobila*, comme l'ensemble des activités socio-culturelles en milieu bamanan, est une question d'honneur, de sauvegarde d'une lignée. Il honore la famille de la femme nouvellement mariée pour son respect des codifications du mariage traditionnel (*Fura*). Le *Fura* d'une fille, puis son accompagnement officiel, atteste du rigoureux respect des valeurs socio-culturelles bamanan. Au Bèlédougou, il n'est pas rare d'entendre un proverbe qui symbolise une philosophie de vie aux codes d'honneur immuables :

(09)

...Saya ka fisa ... *Plutôt la mort*
Ni maloya ye... *Que la honte*

Cette devise structurante atteste que le déshonneur est une mauvaise finitude socioculturelle. À ce titre, à la suite de la pénétration coloniale et ses destructions des valeurs des colonisés, sentant la défaite, certains preux qui ont combattu la pénétration coloniale, ont préféré mourir que d'être pris vivants. On dénombre Bandjouguo DIARRA lors de la bataille d'Ouessébougou en 1890, de Koumi Diossé TRAORÉ et ses enfants, Samba-blen DIARRA et son fils Kountou, Sika TRAORÉ de Guèzéna après la répression de la révolte du Bèlédougou en 1915-1916 à la suite de l'insurrection des Bwa (ou Bobo) en 1915-1916. Elle a lieu après celles des Touareg Oullimindin en 1916-1917 et du Pays dogon en 1920 F. D DIARRA, (2013).

La perception socio-culturelle de l'honneur semble largement répandue en Afrique de l'Ouest. La quasi-totalité des sociétés traditionnelles de cet espace géographique ont une notion de code d'honneur irréversible. Bassirou DIENG souligne le cas de la société Wolof où un déshonoré est comparé et traité comme un « chien » (2008, p. 131). Ce sens profond de l'honneur fait que les Bamanan du Bèlédougou conçoivent le divorce comme un déshonneur. C'est pourquoi, convaincu de la charge socio-culturelle d'une telle décision, il l'évitait soigneusement. Il était très rare de voir un divorce après le *Fura* et le *Musobila*. La peur du déshonneur et l'ostracisme socio-culturel qu'il suscite, amenaient

⁷ Un cas célèbre de zoolâtrie au Mali, elle a accepté de donner sa vie pour que la mosquée légendaire de Djenné puisse être construite.

anciennement les couples à régler leur différend dans la pénombre des vestibules du chef de village (dugutigi).

Socioculturellement, le mariage au Bèlèdougou est d'un maillage complexe. La femme d'un homme est choisie par sa famille selon des critères socioculturels précis parmi lesquels on peut citer le mariage inter caste, le comportement de la mère de la femme et la lignée de l'homme. Avec ce préalable, la fille était fiancée depuis sa prime jeunesse. Au fil des *Furusirataama*⁸ *Musomasi*⁹, les deux futurs conjoints apprennent progressivement à se connaître mutuellement. Le *Fura* suivait sans une autre forme de discorde. Cette procédure multiséculaire unit au-delà des deux conjoints, les familles, les villages. À juste titre, le divorce était judicieusement évité pour la cohésion sociale depuis le *Jansali* (remerciements du *Fura*), les *solimadenwo* sont mises en garde contre le divorce. À la différence du *Fura* et du *Jansali*, en ce qui concerne le *Musobila*, il n'y a pas de chanson à foison pour toutes les activités socioculturelles qui foisonnent au Bèlèdougou. Les seules expressions chantées apparaissent quand la main de la mariée est donnée à l'ami de son époux. Les mères, présentes, expriment leur joie par le couplet suivant :

(10)

An ka samarajuru tike la,	<i>La corde de nos chaussures sont coupées,</i>
Aw ka samarajuru tuku la...	<i>Celles des vôtres viennent d'être nouées...</i>

La chaussure est d'un symbolisme et d'une portée socioculturelle marquée. Sa portée socioculturelle est édifiante au Bèlèdougou. D'un côté, elle permet de lier et de consolider les liens sociaux et fraternels par la fréquentation et la médiation. Telle une aiguille, la chaussure réunit. Elle demeure aussi une protection. Elle permet par son port de se protéger de la haine fratricide (*fadenya*) bamanan. De même, avec le mariage, l'époux est protégé et épargné des vicissitudes éventuelles du célibat. Au Bèlèdougou, la grandeur d'un homme se mesure à l'aune de son ou de ses mariages. Et la femme, elle, détermine toujours l'accomplissement socioculturel de l'homme.

Après la célébration du *Fura* ou à la suite du *Musobila*, il n'existe pas de chambre nuptiale proprement dite au Bèlèdougou. À l'analyse, la chambre nuptiale est d'émanation nouvelle. Elle tire ses origines d'une part, de l'influence de Ségou, et d'autre part, de l'Islamisation nouvelle. L'absence de la chambre nuptiale dans le rituel du mariage, demeure un marqueur socio-culturel *des rapports sociaux de sexe au Mali* A. Traoré, 2019 et plus précisément au Bèlèdougou. Ainsi, après le *Fura*, *Musobila* a lieu quelques mois après. La nouvelle mariée regagne, dans la ferveur qui enchante, son foyer conjugal. Mais avec la ferme volonté de poursuivre sa vie, elle ne nourrit aucun regret du déchirement du mariage. Elle est plutôt disposée à faire honneur à sa famille en devenant une épouse modèle. Réconfortée par le soutien familial et communautaire, la

⁸ *Furu* : mariage, *sira* : chemin, itinéraire, *taama* : marcher, fréquenter. C'est une pratique socioculturelle qui consiste à apporter périodiquement des cadeaux multiples à la fiancée et à sa famille.

⁹ *Muso* : femme, *Ma* : préfixe, *Si* : passer la nuit avec. C'est une autorisation socioculturelle qui permet à l'époux de venir passer la nuit chez son épouse à causer avec les amis. Mais ils doivent impérativement quitter le village avant le lever du jour.

nouvelle mariée entame ainsi une vie sujette aux difficultés multiformes du milieu rural.

Le mariage d'une fille ou d'un garçon, d'un homme ou d'une famille, est source de joie énorme. Il assure la pérennité nécessaire du groupe par la fécondité éventuelle future. Cependant, à côté de cette énorme satisfaction, en milieu bamanan du Bèlèdougou, il est perçu comme un déchirement. La fille nouvellement mariée quitte définitivement la famille paternelle (*Faso*). De ce fait, sa dénomination socio-culturelle change. Elle devient *soden* (*so* : maison, *den* : enfant, donc enfant de la maison). Elle n'est plus autorisée à passer une seule nuit en famille sauf en cas de forces majeures. Ce déchirement suscité par le *Musobila* affecte, tout particulièrement, les mères. En devancières et épouses bamanan averties, elles redoutent la conflictualité, la rigueur, l'abnégation, qui requièrent le mariage en milieu traditionnel. Le trousseau de mariage est aussitôt constitué avec le juste nécessaire. Pour les besoins de son ménage, la nouvelle mariée (*kəɲomuso*) a un trousseau de mariage. En plus du bétail, de l'or selon les avoirs des familles, elle va avec des ustensiles de cuisine. Sans aucune exagération, comme c'est fréquent de nos jours, les *Denbaw* (marraines) donnaient à leurs enfants, le juste nécessaire à ses activités quotidiennes d'épouse bamanan. À présent, cette étude présente le *Musobila* et sa résilience face à la modernité.

2. Le *Musobila* et la modernité

Depuis plusieurs décennies, à la faveur des évolutions techniques et technologiques, le monde connaît des mutations profondes. Dans ce contexte d'ouverture et d'adaptation multiforme, les spécificités des sociétés traditionnelles s'émeussent progressivement. Le monde mute vers l'uniformisation problématique en occultant presque les particularités. Avec la poussée islamique impulsée par El Hadj Omar Tall et le Christianisme avec la colonisation, le Bèlèdougou connaît une profonde mutation. Par conséquent, le mariage traditionnel bamanan (*Fura*) fait rarement l'objet de manifestation solennelle et festive. Si naguère, les femmes parlaient avec une certaine dose de nostalgie, de la célébration de leur *Fura* (*anw fura ci san*), de nos jours, d'autres façons de célébrer la femme et le mariage ont vu le jour.

Progressivement et irréversiblement, le mariage religieux, dans les églises et les mosquées, rentrent énergiquement dans les us et coutumes au Bèlèdougou. Le *Fura* et son rituel sont peu vivifiés. Les vestibules sont désertés pour les réunions préparatoires. Le canal traditionnel du mariage au Bèlèdougou est progressivement abandonné. Tel un effet de domino, le *Musobila* qui est sa suite logique n'a plus cours. Il est certain que certains tentent de faire une réinvention qui laisse réellement à désirer. Avec la raréfaction ascendante du *Fura*, le *Musobila* qui rallumait le sens du mariage, de la famille, connaît aussi un délaissement. Son socio-didactisme, nécessaire aux jeunes mariées, est supplanté par des versets de telle ou telle religion révélée. Cette adoption ou imbrication des cultures arabo-musulmanes et judéo-chrétiennes peine très souvent à faire sens, à orienter et à engager socioculturellement le Bamanan. Car il est resté profondément syncrétiste en restant toujours respectueux des principes socio-culturels ancestraux.

La modernité et ses modes de vie sont venus problématiser le *Musobila*. En effet, traditionnellement, au Bèlèdougou, aucun époux ne choisissait son conjoint et vice-versa. En leur lieu et place, leurs familles respectives s'en occupaient. Le mariage était toujours ainsi codifié. Pour les Bamanan du Bèlèdougou, la vie en couple, pour durer et faire sens, a besoin de beaucoup d'autres choses que l'amour à l'occidental¹⁰. Les unions scellées par ce canal duraient pour la vie malgré les hauts et les bas de la condition humaine. Nul n'osait briser de tel lien scellé, un mariage noué par le patrimoine et de l'effort collectif, au risque de se voir frapper d'ostracisme familial et socioculturel.

Nouvellement, à la faveur de l'islamisation, de la christianisation et des médias sociaux, les jeunes hommes et femmes ont adopté une philosophie nouvelle du mariage. Ce mode de choix nouveau, aux antipodes des traditions, fait naître les discordes permanentes et les divorces en cascades s'en suivent. Aussi, faut-il souligner qu'avec le *Fura* et son inévitable *Musobila*, la femme mariée est un patrimoine familial. C'est pourquoi, au Bèlèdougou comme sur plusieurs aires culturelles, le lévirat se vivait. L'Islam est venu intensifier cette pratique. Mais avec les regroupements des femmes et des luttes féminines engagés depuis Aoua Keita ¹¹(12 juillet 1912-7 mai 1980), la réalisation du lévirat se fait rare un peu partout au Mali. Aussi faut-il souligner que si traditionnellement au Bèlèdougou, la femme était mariée (*Fura/Furaci*) et accompagnée (*Musobila*), une seule fois dans sa vie chez son conjoint, de nos jours avec les contacts divers et de leur perfidie sous-jacente, les réalités ont muté. En effet, l'ouverture multiforme du Bèlèdougou a hybridé les codes d'honneur. La modernité a introduit une nouvelle philosophie du mariage. Avec le bouillonnement numérique, à double tranchant qui étire le monde, l'Ouest-Africain se doit de puiser dans les ressources multiséculaires ancestrales compatibles avec la contemporanéité.

Pour ce faire, les sens de l'honneur, du mariage, de l'altérité et de la vie des aïeux pourront lui servir de file d'Ariane. À la différence des canaux socio-culturels où on ne choisit pas son épouse, aujourd'hui, les conjoints se choisissent mutuellement. Avec ce « je t'aime, tu m'aimes », une autre approche du mariage fait son chemin. Tout en se démarquant des obligations de la philosophie bamanan du mariage, le « Je t'aime, tu m'aimes »¹² devient problématique et matrimonialement, très souvent, indigeste. Si anciennement au Bèlèdougou, le divorce était perçu et vécu comme un déshonneur, de nos jours, avec les mariages religieux et civils, il devient omniprésent. Les couples unis à la mosquée, à l'église ou chez les maires, introduits à la faveur de la décentralisation, divorcent à tout bout de champ. Le mimétisme de l'Occident et ses libertés est pour beaucoup dans cette mutation socio-culturelle. À l'analyse de tous les pays du monde, les jeunes entendent vivre, à tort ou à raison, leur temps en s'éloignant très souvent, des codifications ancestrales. À ce titre le féminisme, né outre-Atlantique, trouve un écho tout particulier dans tous les pays du monde. La juxtaposition des

¹⁰ Les hommes et les femmes se marient en imitant tel ou tel couple ou mariage vu à la télévision ou sur les médias sociaux.

¹¹ Première femme députée du Soudan Français et du Mali (1958-1968).

¹² Est la devise des jeunes qui veulent se choisir leurs conjoints en faisant fi des codifications traditionnelles.

différentes notions du mariage Occident / sociétés traditionnelles Ouest-africaines motive plusieurs divorces de nos jours. Cette volonté de fouler au pied les valeurs cardinales de la société traditionnelle et leur adaptabilité a été inlassablement décriée. C'est pourquoi, la *Ngusunjeli* (griotte du Ngusun), Kolokani Baraoulen Soucko, sans filtre et sans langue de bois, stipule que :

(11)

Danbe banna

Bamanandenw danbé bana...

L'honneur est bafoué,

L'honneur des enfants bamanan est bafoué

Le code d'honneur du *Musobila* comme du *Fura*, bref de la société bamanan du Bèlèdougou n'a plus d'écho favorable au sein de la jeunesse. De là, naît un manque de compréhension entre aînés et cadets, entre parents et enfants, avec en toile de fond, la philosophie du mariage et celle de la vie. Cette mutation socio-culturelle est pour beaucoup dans le regain de divorces que le Bèlèdougou connaît récemment. Aussi faut-il préciser, le mariage traditionnel (*Fura*) et le *Musobila* qui se vivifiaient jusque dans un passé récent dans le respect de l'autre, connaît des exagérations avec les quelques rares survivances. Il est constaté avec regret qu'au volant des motos d'origine Asiatique, lors de quelques rares *Fura* qui sont encore célébrés, certains jeunes s'adonnent à des rodéos dans les villages et entre les villages voisins. Ce comportement nouveau et inconséquent tranche avec l'idée du *Fura*. Il devient pour les *Furadenw* (participants au *Fura*) ou les *Musobilalaw* (ceux qui accompagnent la mariée), une psychose et une source potentielle de dangers multiples. Cette approche nouvelle du mariage qui calque les Télénovelas d'une part et d'autre part, ce qui est relayé par les médias sociaux, devient hautement problématique au Bèlèdougou, voire dans plusieurs sociétés traditionnelles. Elle entame la cohésion sociale, le code et la philosophie du mariage, et surtout le vivre ensemble multiséculaire.

Aujourd'hui, à la faveur des modèles de consommation devenus de plus en plus intenses, la mariée pour des raisons d'égo, veut avoir des trousseaux extravagants. À ce titre, les mères s'endettent lourdement. Les futures mariées, quant à elles, vont travailler dans les villes notamment à Bamako. Ce séjour saisonnier, souvent prolongé en ville sur des années, hybride davantage leur vision du mariage et de la vie. Avec ce vécu, dans la ville aux mirages multiples, plusieurs futures mariées tombent dans ses travers. Celles qui parviennent à s'extirper de ses pièges imitent tout au moins ostensiblement les faits et les gestes de leurs anciennes patronnes de la ville. S'écartant des modèles d'épouse selon les canaux bamanan, les habitudes des filles, apprises en ville, deviennent très souvent une cause de conflictualité dans les foyers. Avec la modernité, le trousseau de mariage devient hautement problématique et source de conflictualités viscérales. En conséquence, à bon ou à mauvais escient « de nos jours, face aux réalités du mariage et du patriarcat, beaucoup d'hommes préfèrent la fornication au mariage » A. Traoré, (2019, p.197).

Conclusion

Au Bèlèdougou, le mariage traditionnel bamanan (*Fura*) demeure une institution sociale multiséculaire. Il est célébré par classe d'âge, de façon biennale ou triennale selon les récoltes. Après le mariage traditionnel et ses initiations, les nouvelles femmes mariées se préparent à regagner leur foyer conjugal respectif. Elles sont raccompagnées au cours d'une cérémonie appelée *Musobila*. Sa performance permet aux notables et aux parents de la mariée d'insuffler, avec la puissance du verbe, les valeurs forces et la philosophie bamanan du mariage et la vie. Sa performance est une pratique socioculturelle qui réaffirme à la nouvelle mariée les aptitudes d'une femme bamanan : le labeur, la patience, la fidélité, la résilience, entre autres. Avec le *Musobila*, l'époux est invité à faire preuve de patience, de compréhension et d'assistance pour le reste de leur vie. Nouvellement, le *Fura* est rarement vivifié et le *Musobila* est progressivement délaissé. Les unions sont scellées par des canaux nouveaux (églises, mosquées et mairies) et différents des canaux traditionnels. De ce fait, les divorces rarement vus au Bèlèdougou deviennent légion quand les couples font face aux incompréhensions inhérentes à toute union. Par conséquent, le *Musobila*, à l'instar du *Fura*, doit nécessairement se réinventer afin de connaître un regain de nouveauté et d'être en phase avec la dynamique du « modernisme ».

Références bibliographiques

- Bâ, A. H. (2013). Aspects de la civilisation africaine, Paris, Présence Africaine.
- Badian, S. (1972). Sous l'orage, Paris, Présence Africaine.
- Baumgardt, U. & Bonfour A. (2004). (dir) Le proverbe en Afrique : forme, fonction et sens, Paris, L'harmattan/INALCO.
- Bailleul, P. C. (2005). Sagesse bambara, proverbes et sentences, Bamako, Editions Donniya.
- Beauvoir, S. De (1976). Le deuxième sexe, tome II, Paris, Éditions Gallimard.
- Chevrier, J. (1999). La littérature nègre, Paris, Armand colin.
- Diarra, F. D. (2013). L'évolution historique et politique du Bèlèdougou du XVIII è au début du XXè siècle, Thèse de Doctorat 3^{ème} cycle, Bamako, ISFRA.
- Dieng, B. (2008). Société wolof et discours du pouvoir, Dakar, PUD.
- Kamian B. (2001). Des tranchées de Verdun à l'Eglise Saint-Bernard, Paris, Karthala.
- Konaté, Y. (2005.) Le syndrome Amadou Hampaté Bâ ou comment naissent les proverbes. *Amadou Hampaté BÂ un homme de science et de sagesse*, Paris, Nouvelles Editions Maliennes-Karthala, 49-67
- Midiohouan, T. G. (2008). Oralité et Poétique : histoire de la recherche en traditions orales et poétique des textes. Thèse de doctorat d'Etat, Tome I, UCAD, Dakar.
- Leguy, C. (1996). Place du proverbe chez les Bwa du Mali, thèse de Doctorat, EHEES-Paris.
- Touré, A. & Mariko, N. I. (2005). (dir) Amadou Hampaté BÂ un homme de science et de sagesse, Paris, Nouvelles Editions Maliennes-Karthala.
- Traoré, A. (2019). Rapports sociaux de sexe au Mali, Ségou, Yèredon.

- Traoré, A. Z. (2021). Le mariage traditionnel Bamanan(*Fura*) au carrefour de la modernité. In *Littératures orales africaines : entre mondialisation, mondialité et postcolonialité*, YAOUDAM Elisabeth et KOUACOU Jacques Raymond Koffi, (dir) Yaoundé, EDI-CAD.
- Traoré, A. Z. (2021). Le patrimoine culturel musical : une des traditions vivantes du Bèlèdougou. *Les lignes de Bouaké-La-Nouvelle*, 12, 147-163.
- Traoré, M. D. (2008). *Les soupirs di baobab*, Paris, L'harmattan.

Autres sources (orales)

- Diabaté K., forgeronne, sexagénaire, habitant de Koumi, Cercle de Kolokani, commune rurale de Kolokani, entretien du 10 décembre 2020.
- Doumbia M., forgeron, septuagénaire, habitant de Koumi, Cercle de Kolokani, commune rurale de Kolokani, entretien du 15 février 2021.
- Traoré T., sexagénaire, habitant de Kognoumani, Cercle de Kolokani, commune rurale de Massantola, entretien du 20 novembre 2020.